



Vingt-cinq ans de traduction lausannoise

Le 6 septembre dernier, le Centre de traduction littéraire de Lausanne fêtait ses 25 ans et organisait, pour l'occasion, une soirée de lectures dans le cadre du Salon des auteurs de Morges, le Livre sur les quais. Retour sur une soirée anniversaire placée sous le signe de la découverte et de la connaissance mutuelle.

Fondé en 1989 sur l'initiative du professeur Walter Lenschen, le Centre de traduction littéraire (CTL) fut créé dans le but d'offrir aux traducteurs et traductrices une plateforme d'échange et de dialogue à part entière. À cette époque, les étudiants et étudiantes ne disposaient pas de formation spécifique les préparant au monde assez clos et parfois cruel de la traduction littéraire. C'est donc pour pallier ce manque et préparer les futurs professionnels que le CTL a été fondé.

Le 6 septembre dernier, les Ateliers Moyard de Morges recevaient les invités du CTL pour une soirée de gala et de lectures présidée par la directrice du centre, Irene Weber Henking. La soirée a débuté par une ouverture musicale du baryton-basse Francesco Biamonte, anciennement assistant de Mme Weber Henking. La soirée s'est poursuivie sous le signe de la lecture croisée.

Faire ressentir la même émotion

Dix haïkus marins d'Andrés Neumann dans la traduction d'Adélaïde de Chatellus ont été lus par Dolores Philipps-López et Camille Luscher. Le haïku est une forme littéraire japonaise prenant la forme d'un poème extrêmement bref destiné à rendre l'évanescence des choses.

Par la suite, vingt-trois traducteurs sont venus lire les textes qu'ils avaient sélectionnés et traduits dans le cadre de la publication *Désirs de traducteur*.

Désirs de traducteur

Ce livre, imaginé par le Centre de traduction littéraire comme un hommage à la profession, est un cheminement éditorial inversé. En effet, le traducteur, d'ordinaire tributaire de son éditeur, travaille sur les textes les plus

susceptibles d'être lus, sans nécessairement les apprécier d'un point de vue personnel.

À l'occasion de ses 25 ans, le CTL a donc décidé de renverser la tendance. Dans ce but, le centre a demandé à vingt-cinq traducteurs de «racler leurs fonds de tiroir» afin d'y dénicher la perle rare pour laquelle ils n'ont encore jamais obtenu de mandat. Le résultat est un petit livre rose recensant vingt-cinq textes traduits, où le nom du traducteur apparaît dans une police plus imposante que celle de l'auteur lui-même. Une petite révolution dans le monde de l'édition.

Une profession peu reconnue

Dans un monde où Google Translate semble «faire si bien l'affaire» ou presque, le traducteur est bien souvent relégué au quarante-deuxième plan lorsque l'on parle de littérature traduite. Rarement mis en valeur pour le résultat de son travail, celui-ci est un fantôme littéraire. Un lecteur lambda ne se donne pas la peine d'aller vérifier, à la troisième page de son livre, *qui* a effectivement traduit J.K. Rowling ou Stephen King. Le traducteur apparaît généralement comme une entité semi-transparente tout bonnement utile à être critiquée lorsqu'un lecteur pédant dit «sentir l'anglais derrière le texte». Que celui qui n'a jamais pesté contre un texte fluide lance le premier dictionnaire bilingue.

Le traducteur littéraire n'est pas un perroquet plurilingue chargé de satisfaire la demande de lecteurs n'ayant pas accès à l'une ou l'autre langue étrangère. Il est, bien au contraire, un médiateur culturel et littéraire effectuant un travail de création complexe. Chargé tout d'abord de recevoir le texte en langue source, il se lance alors dans une opération difficile: transmettre ce dernier à un lecteur en tentant



Le CTL offre une visibilité aux traducteurs à l'occasion de ses 25 ans.

de lui faire ressentir la même émotion qu'il a lui-même ressentie à la lecture de la version originale.

Traduire ses pensées

D'aucuns prétendent que certains textes sont, de par leur essence, intraduisibles. Billevesées! Supposer qu'un texte est intraduisible, c'est sous-estimer l'extraordinaire travail de transposition effectué par ce traître de traducteur. Eh oui, l'italien ne s'y trompe pas avec son fameux «*Traduttore traditore*»: celui qui comprend possède également la capacité de nous flouer.

Le traducteur littéraire n'est pas un perroquet plurilingue

Ou peut-être de se perdre, lui-même ou parfois son lecteur, dans le flou artistique des ambiguïtés inhérentes à la langue de l'auteur. Ce gremlin sait-il toujours *exactement* ce qu'il veut dire en utilisant tel ou tel mot dans sa langue? Traduire Shakespeare en 1900, c'était

une affaire. S'atteler à la tâche en 2014, c'est une autre paire de manches. La langue de l'auteur ne sera jamais transmise de la même manière. Utiliserait-on un passé simple dans une édition pour adolescents? Eh bien, les éditeurs vous le diront: ça dépend...

Afin de réfléchir à cette problématique de la traduction en tant que processus créatif à part entière, le CTL organise les 6 et 7 novembre, en collaboration avec la section d'anglais, un colloque: «Translation and creativity/la traduction comme création». Ces deux jours seront consacrés à l'étude de la traduction comme création, présentant notamment des conférences sur l'œuvre de deux poètes, Jenary Talens et Isabelle Sbrissa.

Dès à présent, et à l'aune de cet anniversaire multiculturel, le lecteur avisé aura donc le bon goût (et peut-être même le devoir) de prendre connaissance du nom du traducteur lui ayant permis d'accéder à un roman étranger. ABE. •

Laura Giaquinto